

## CETTE VIE LA!

Je suis né à Rouen en Seine Maritime un jour de septembre 1959. Deuxième d'une fratrie de cinq enfants, deux garçons et trois filles. Je suis l'aîné des garçons (tu parles d'une référence), de ma naissance jusqu'à l'âge de quatre ans nous habitions un tout petit logement dont les fenêtres donnaient sur la place St marc.

De cette période, je n'ai pas beaucoup de souvenirs, je pense que je devais être heureux parce que j'ai vu une photo de moi sur laquelle je souriais aux éclats en dirigeant une DS 21 télécommandée. Le seul souvenir précis, c'est de voir mon père par la fenêtre qui traverse la place et lorsque je demande à ma mère où se rend mon père elle me répond qu'il est parti chercher notre voiture, la première, une deux-chevaux, le luxe.

Par la suite nous sommes allés nous installer dans un HLM, situé aux sapins, banlieue sur les hauteurs de Rouen. C'était un appartement très grand, un F6, lorsque nous sommes arrivés il faisait nuit, mon père était en train de bricoler les fils électriques afin que nous puissions y voir clair. Je me demandais pourquoi on avait quitté notre logement où il y avait mon lit et où il y avait de la lumière, pour un appartement inconnu qui était noir comme la suie. Finalement mon père réussi enfin à mettre le compteur en route et c'est là que commence cette vie-là.

L'appartement était tout en longueur, sur la gauche en entrant, la cuisine suivie de la salle de bains puis les WC et deux chambres, celle de mes parents et celle de ma sœur aînée. Sur la droite dans le même ordre, la salle à manger

avec le salon puis deux autres chambres, celle de ma sœur cadette, la dernière n'étant pas encore née, puis la mienne que je partage avec mon frère.

On avait plein de place, et on pouvait galoper dans tout le logement, quand mon père n'était pas là!

Un an plus tard, naissance de ma petite sœur, nous sommes en 1964. Mon père nous avait enfermés dans la chambre de ma grande sœur et il avait démonté la clenche pour que nous ne soyons pas tentés d'aller espionner dans la chambre d'à côté, car ma mère accouchait chez nous avec l'aide d'une sage-femme qui ressemblait, à mon idée, à une bonne sœur, mais ceci n'engage que moi.

J'avais beau essayer d'écouter, je n'entendais rien de rien, puis mon père est venu nous chercher et nous a autorisé à embrasser notre petite sœur, mais chacun notre tour et sans faire de bruit. Moi, la première chose que j'ai regardé, c'est si ma mère était toujours là et si ma nouvelle sœur ne me l'avait pas abîmée. Comme elle était toujours là et souriante je fus rassuré, je pouvais donc regarder la nouvelle arrivante. Je n'aperçus rien d'autre qu'une petite boule de poils noirs et je me demandais bien pourquoi on avait fait tant de bataclan pour si peu.

Pour situer les personnages, il faut que je dise qui est qui. Ma sœur aînée, Christiane dit "la grande gigouince ", moi, François dit francisco par ma mère, Jules par mon père et saucisse par mes frères et sœurs, même si je leur collais des baffes ça ne servait à rien. Mon frère, Pierre dit pierrot, ma deuxième sœur, Martine dit nana ou tartine et la dernière, Claudine dit suce pouce, maintenant que c'est situé, on va pouvoir appeler un chat: un chat.

Notre immeuble était en forme de banane et, je vous le

donne en mille, on l'appelait: «la banane», sur une hauteur de cinq étages en comptant le rez de chaussée; il y avait des cages d'escaliers sur toute sa longueur, d'environ trois cent soixante mètres. Pendant quelques années, devant la porte, c'était des prairies avec des vaches et des pommiers. Derrière, il y avait des garages en rez de jardin, avec un petit parking où on pouvait garer trois ou quatre véhicules, parking qui donnait sur un immense terrain vague au bord d'une forêt de taillis en contrebas, au pied d'un ravin d'environ une dizaine de mètres.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, je suis resté à la maison avec ma mère, mon frère et mes deux jeunes sœurs, pour elles c'était évidemment normal vu leur âge, mais pour mon frère et moi, ça l'était moins, surtout pour moi. Pour quelle raison, je n'en sais rien, toujours est-il qu'un beau jour ma mère me dit: « tu vas aller à l'école à partir de demain » ce à quoi je répondis « non, je veux rester avec toi », pas de discussion, tu vas à l'école, un point c'est tout! », je décidais dans mon for intérieur de ne pas y aller. Le lendemain, impossible d'y échapper, ma mère me pris par la main et me traîna jusqu'à l'école qui se trouvait à deux cent mètres de l'immeuble. Une fois arrivés là-bas, ma mère demanda où se trouvait ma classe et m'y déposa sur une chaise dans un coin, elle m'embrassa et me dit: «travaille bien, je viens te rechercher à midi», pour moi, il était hors de question que je reste tant de tant loin de ma mère. J'observais tous les enfants que les parents amenaient, en majorité des mamans, et tout à coup, profitant que la maîtresse était occupée à accueillir un enfant qui piquait une crise, je fichais le camp sans regarder derrière moi. Je sortis de l'école sans encombre et je pris le chemin de la maison, persuadé que ma mère n'aurait pas le cœur de me renvoyer. C'était sans compter sur le destin, qui

me fit croiser à cinquante mètres de chez moi une voisine qui conduisait son fils à l'école. Me voyant tout seul, elle me dit « qu'est-ce que fait là, mon petit? » je lui répondis que je rejoignais ma mère qui m'attendait en bas de mon escalier, ce que je ne savais pas c'est qu'elle avait croisé ma mère qui lui avait dit qu'elle venait de me déposer à l'école pour ma première rentrée des classes. Donc, elle ne m'a pas cru un seul instant et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle m'attrapa par le bras et m'entraîna en direction de l'école, j'avais beau hurler de rage et de désespoir, rien n'y fit, et retour à la case départ. J'étais tellement mauvais que je la traitais de tous les gros mots que je connaissais, elle me cria qu'elle allait le dire à ma mère, mais je m'en foutais, du moment qu'elle ne disait rien à mon père, car je savais que si mon père l'apprenait, je prendrais une trempe dont je me souviendrais longtemps.

Finalement, il fallait que je me rende à l'évidence, j'étais bien obligé de rester dans cette école de malheur. Ma rage ne me quitta pas pendant plusieurs jours si bien que je m'en prenais à mes camarades de classe, les pauvres, ils n'y étaient pour rien. A tel point que deux jours plus tard, nous étions dans la salle de jeux, quand un de mes petits camarades me bousculant sans le vouloir, je me retournais et lui décochais un coup de pied dans le bras de toutes mes forces; de plus j'avais aux pieds des pompes de la guerre 14, comme on dit, des grolles montantes, dures comme du cailloux et, comme disait mon père, inusables. Le petit copain se mit à blanchir d'un seul coup et s'assit sur un banc sans dire un mot, il passa le reste de l'après-midi en se tenant le bras sans rien dire, ni à la maîtresse, ni à personne. Le jour suivant, je ne le vis pas arriver, je n'y prêtais pas beaucoup d'attention, d'autant que je ne m'intéressais qu'à

moi et à mon malheur d'être à l'école. Il ne reparu que deux jours plus tard, et stupeur! avec le bras dans le plâtre, merde, je lui avais cassé le bras, d'une part je m'en voulais, mais le pire, c'est que j'avais ressentais encore plus de trouille que de culpabilité pour ce que j'avais fait, je demandais à Frédéric s'il avait dit que c'était moi qui lui avait fait cela, tout en espérant que non, il me dit qu'il ne dirait rien à personne si je promettais de ne pas recommencer, trop heureux de m'en tirer à si bon compte, je fis la promesse.

Maintenant que j'y pense, qu'est-ce qu'il avait du souffrir, le comble, c'est que lors de ma rentrée au collège, je le retrouvais dans la même classe que moi alors que je ne l'avais pas revu de toutes mes années d'école primaire. Je lui ai demandé s'il se souvenait de moi et de ce que je lui avait fait, il s'en souvenait parfaitement. C'est après ce malheureux événement que j'intégrais l'école pour de bon. D'ailleurs, c'est aussi à ce moment que je découvris que j'étais un bon élève, ceci n'a pas duré très longtemps. Quelques années plus tard, ma mère tomba malade, elle fût absente de la maison durant quelque mois et mon père dut trouver des nourrices pour toute sa marmaille, évidemment on se trouva séparés. Christiane et moi on se retrouvait en nourrice dans une famille de l'immeuble, Pierre dans une autre ainsi que Martine, toujours dans le même immeuble et Claudine chez ma marraine, la sœur aînée de mon père. Christiane, elle, rentrait tous les soirs chez nous, mais moi, je restais dormir chez la nourrice.

Ce fut de très mauvais moments de mon existence, d'une part, j'étais séparé de ma mère, je voyais très peu mon père et d'autre part, la famille où nous étions Christiane et moi, était des salauds, sauf un des grands fils qui m'avait pris en amitié. Il s'appelait Fabrice et était un grand gaillard barbu

et costaud. Il remettait à leur place ses deux plus jeunes frères, qui eux étaient plus vieux que moi et à qui je servais de souffre douleur.

### La famille nourricière

D'abord, le père, je ne me souviens plus de son prénom, car tout le monde l'appelait le père. Ensuite, la mère, même topo que pour le père, c'était une matrone, on aurait dit une grosse campagnarde, elle était chiante pas possible, son plaisir était de m'humilier et elle savait comment s'y prendre avec moi, elle trouvait toujours un moyen, par exemple, bien qu'il y ait tout le confort dans l'appartement, qui était identique au notre, elle remplissait un grand baquet d'eau et me foutait à poil devant tout le monde dans la cuisine pour me laver elle même, elle y allait en même de ses remarques salaces, du genre: « pas la peine de cacher ton petit oiseau, on en a vu d'autres, pas vrai la famille! », je la haïssais et j'avais envie de lui arracher les cheveux, en même temps je me promettais de me venger, ce que je fis peu de temps après, je trouvais toujours un moyen, comme je n'avais pas la force, je rusais. Un jour qu'ils étaient partis à la messe, j'étais dans la chambre et je réfléchissais à ce que j'allais faire pour me venger, j'ouvris l'armoire en grand et je tripotais les fringues, il y avait de tout et notamment des costumes, tout à coup je fus pris d'une envie de faire la grosse commission c'est là que l'idée est arrivée. Je pris du papier toilette dans les w,c, je fis mon gros caca dans le papier posé au sol, puis je ramassais le tout et j'en emplis les poches des costumes dans l'armoire, je remis tout bien en place en pensant: "bien fait pour vos gueules, bandes de

cons".

Le dimanche après-midi, tout le monde devait se préparer pour la sortie traditionnelle dans leur famille. Les gars préparaient leurs affaires et atteignaient leurs costumes respectifs, je jubilais intérieurement à l'idée de voir leur tête en mettant les mains dans les poches, surtout les deux idiots de frangins. Le plus grand enfila sa veste en se regardant dans la glace, fier de sa petite personne. Tout à coup il mit ses deux mains en même temps dans les poches, surpris de toucher quelque chose dedans, il retira ses mains et se mit à hurler en faisant des hauts de cœur: « j'ai de la merde dans mes poches, qui c'est qu'a fait ça!!!berk c'est dégueulasse », la mère se pointa et se mit elle aussi à gueuler, pendant ce temps l'autre frangin fouilla lui aussi ses poches et gueula encore plus fort en m'accusant: « je suis sur que c'est le petit con » criait-il. La vieille me demanda si c'était moi, ce à quoi je répondis innocemment que non, que je n'oserais jamais faire une chose pareille, mais elle ne me crut pas un seul instant, seulement sans preuve elle ne pouvait pas m'incriminer ou me punir; sauf qu'elle était maligne la mégère. Elle me dit d'une voix douce « tu sais, tu peux dire la vérité on ne te disputera pas, il se peut que tu aies été malade et que tu n'aies pas eu le temps de te retenir », alors moi, tout content, je lui réponds « c'est pour toute les fois que tu me mets le cul à l'air devant tout le monde » et vlan! La riposte ne s'est pas fait attendre, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je me ramassais une tripotée de taloches de tous les côtés, je me protégeais tant bien que mal, mais il y en avait qui faisaient mouche, la vache!,

En plus de ça, elle n'a pas trouvé mieux que de le dire à mon père. Alors là! je ne rigolais plus, car me prendre une roustes par eux, pas grave, mais par mon père, c'était pas la

même histoire. Coup de bol, lorsqu'elle lui a dit, c'était chez eux, donc mon père a ravalé sa colère et je m'en suis tiré avec un: « tu perds rien pour attendre », j'étais relativement soulagé, et je comptais sur le temps pour faire retomber la mayonnaise, bien que je sache que mon père n'oubliait pas grand-chose,

une autre fois, c'était le père nourricier qui s'en prit à ma sœur, il faut savoir que ma frangine était le contraire de moi, très sage et une élève sérieuse, la moindre engueulade et elle se mettait à pleurer en silence. Le vieux s'en prenait à elle, je ne sais plus pourquoi, il commençait à l'enguirlander, puis d'un seul coup il lui colle une tarte en pleine poire, ma sœur pleurait comme d'habitude et lui continuait à éructer « ferme-là sinon je t'en recolle une! », voyant ma sœur comme cela, je hurlais intérieurement et j'aurais voulu être grand et fort pour lui casser la gueule à ce fumier. Pourtant, je ne pus me retenir et je me mis à lui dire « laisse-là tranquille ou je te rentre dedans! » il se mit à rigoler en se foutant de moi, je me jurais de lui rendre une petite visite quand je serais grand.

Un jour, je jouais à l'orée du bois derrière l'immeuble, quand les deux frangins arrivèrent, les apercevant de loin je me tins sur mes gardes, je me demandais toujours ce qu'ils me préparaient. Arrivés à ma hauteur, l'un me dit « qu'est-ce que tu fous? » je répondis que je jouais à l'épée et que j'étais Thibaud, le chevalier des croisades(feuilleton qui passait à la télé à cette époque), ils se moquèrent de moi, et d'un seul coup, ils se mirent des coups de coude de connivence, et le plus jeune qui devais avoir dans les quinze ans, me dit « baisse ton froc, on va te couper le bite » je répondis « ça va pas le tête » l'autre m'attrapa et réitéra « on t'a dit de baisser ton froc! », je commençais à avoir la trouille, ils



n'avaient pas l'air de plaisanter. Pris de peur, je dis : « d'accord, d'accord, » il me lâcha, pensant que j'allais m'exécuter, mais à leur grande surprise je ramassais le gros rondin de bois qui me servait d'épée et je me mis à leur en coller des coup en hurlant « bande d'enculés, je vais vous buter! » cette fois c'était eux qui étaient pris de panique et ils prirent leurs jambes à leur cou,

En rentrant, je pris une trempe carabinée, car ils avaient eu le temps d'arranger leur histoire à leur sauce, et j'avais beau expliquer ce qui s'était passé, on les croyait eux mais pas moi, Encore une fois, j'aurais voulu être plus fort pour leur faire payer. Ca viendrait bien un jour,

Ce qui exaspérait mon père, c'était qu'on avait le droit de sortir un peu le soir après manger, mais comme il ne pouvait pas intervenir dans la famille d'accueil, il ravalait sa colère et faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Un soir, j'étais de sortie et j'avais pris mon carnet de notes, il me semble que c'était mensuel à l'époque; donc, je pris le fameux carnet et je demandais au grand frère de la famille de venir avec moi, car, de premier de la classe, j'étais arrivé treizième et je me doutais que mon père ne serait pas content. Je présentais mon carnet à mon père, après lui avoir dit bonjour bien entendu, sa tête se décomposait au fur et à mesure de la lecture, je levais les yeux vers le gars qui était avec moi et je lui souris, à ce moment mon père me regarda et crut que je rigolais, il me dit, en colère, « et ça te fait rigoler en plus! » et vlan! une grande tarte, je n'avais plus du tout envie de rigoler, ni de bouger. D'ailleurs, vu la taille des paluches de mon père, personne n'aurait eu envie de les prendre en pleine poire. Il me renvoya de la maison en me gueulant que j'avais intérêt que ça s'améliore le mois suivant. Il aurait sûrement mieux fait de se poser la question de savoir

pourquoi mes résultats étaient en chute libre, mais je crois maintenant, sans vouloir lui trouver d'excuses, qu'il devait avoir une tonne de soucis avec la maladie de ma mère, cinq gosses à gérer, plus le travail, car à cette époque on n'était pas aux trente cinq heures. Il travaillait sur les chantiers en tant que peintre en bâtiment et se tapait plus de cinquante heures de boulot par semaine.

Sur le chemin du retour, je me mordais les doigts d'avoir demandé à l'autre de m'accompagner, car il fit toute la route en se foutant de moi et il a tout répété à sa famille en arrivant, ils n'ont pas manqué de se joindre à lui pour les moqueries, si bien que ce soir-là je me suis couché et j'ai pleuré une bonne partie de la nuit.

Sur la fin de ce séjour, je pus revoir ma mère, elle rentrait le week-end et on avait le droit de venir l'embrasser et de rester cinq minutes avec elle. C'était pour moi des moments de joie, mais aussi de tristesse, parce qu'il fallait toujours lui dire au-revoir. Au bout de quelques temps, elle rentra définitivement à la maison et nous avons pu enfin reprendre notre vie de famille.

## retour à la maison

De retour chez moi, il a fallu que je retrouve mes marques, mes frères et sœur, cela faisait tout drôle de les revoir, mais en même temps, il fallait que je réapprenne à les supporter, avec mon caractère de cochon, comme disait ma mère. Pendant cette période, un copain de mon père venait régulièrement à la maison, il était le parrain de ma sœur Claudine, C'est aussi à cette époque que nous partîmes en vacances en camping, camping sauvage bien sur, nous avions encore le droit. Pour ce premier départ, nous sommes allés en Bretagne, le parrain de ma sœur nous accompagnait. De ces vacances, je n'ai pas beaucoup de souvenirs, seules quelques flash me reviennent; des blockhaus habités par des gens, des petites îles que l'on pouvait rejoindre à pied pendant la marée basse, de l'eau translucide où l'on pouvait voir et pêcher des crabes, tourteaux, araignées de mer etc, et surtout un soleil magnifique sous lequel nous essayions d'attraper des petits lézards verts qui étaient beaucoup trop rapides pour nous; mais surtout un voyage qui m'avait paru durer une éternité.

Mes résultats scolaires ne s'amélioreraient pas, je n'étais ni fort ni faible, je me maintenais dans la moyenne, cela m'évitait les torgnoles et ne m'obligeait pas à faire des efforts, Au cours moyen première année, j'avais un instituteur alors que jusqu'à lors je n'avais eu que des institutrices, celui-ci n'hésitait pas à nous coller des tartes quand ça n'allait pas comme il le voulait. C'est cette année-là que je suis allé en classe de neige, C'était organisé par

l'école mais il y avait une participation financière des familles, pas énorme mais pour mes parents ce n'était pas facile, Les habits de classe de neige étaient prêtés par un organisme dont je ne connais pas le nom, je me rappelle seulement qu'il fallait aller les chercher à Rouen, rue Ambroise PARÉ. Tu parles d'une sacrée mémoire.

C'était la première fois de ma vie que je prenais le train, de plus il fallait changer de train à Paris, puis en prendre un qui faisait couchette pour aller jusqu'à Grenoble, puis de là, on a prit un car pour rejoindre les Deux Alpes où nous attendaient les gérants des chalets où nous allions logger pendant ce séjour. Le matin, nous avions cours, car ils n'avaient pas oublié de nous coller l'instit. Puis l'après-midi c'était skis, remontées mécaniques, enfin toutes les activités qui se pratiquaient aux sports d'hiver.

Ce séjour a été marqué par quelques petites tracasseries, La première, j'ai été pris de diarrhée, si bien qu'un jour nous étions arrivés en haut de la piste, je ne tenais plus, alors j'ai demandé à l'accompagnatrice pour aller aux toilettes. Il a fallu redescendre pour retourner au chalet, puis retour, arrivés en haut les autres élèves disaient que j'en avais fait exprès pour pouvoir reprendre le remonte pente, ça se voit que ce n'est pas eux qui avaient la chiasse. En rentrant à la fin de l'après-midi, ils continuaient à me titiller avec ça, si bien qu'au bout d'un moment j'en ai eu marre et j'ai sauté sur le premier venu et je l'ai bourré de coups de poing et de pieds, les autres s'étaient mis en rond autour de nous et criaient « du sang! Du sang! » puis l'instit est arrivé, il m'a attrapé par le col de derrière, moi, croyant qu'un autre élève m'agressait, je me mis à me défendre tant bien que mal, sauf qu'il était forcément beaucoup plus fort que moi et le temps que je m'aperçoive de mon erreur, il me dérouta quelque

chose de mignon si bien que je finissais au sol en hurlant et pleurant tout à la fois. Finalement à cause de mes conneries, je fus puni d'activités de neige pendant deux jours. Et moi je trouvais que c'était injuste car je soutenais dur comme fer que ce n'était pas ma faute,

Pendant ces deux jours de punition, il a fallu que j'apprenne par cœur deux chansons, la première: « quand il est mort le poète » de Gilbert Becaud, et l'autre, je ne connaissais même pas le titre, cela disait « doudou à moué niqua pati héla héla c'est pou toujou! ». Super la punition! j'ai eu le temps de regretter mon emportement. J'avais beau me dire que ne recommencerais pas, je savais au fond de moi que ce n'était pas vrai, Mes emportements ne m'ont valu que des embêtements tout au long de ma vie et même quelquefois des ennuis qui auraient pu être graves, avec les blessures que j'ai infligées à certaines personnes.

La classe de neige s'était terminée sans trop de dommages mis à part qu'il fallait se doucher à deux dans la même douche et que cela m'était impossible, la honte. Il fallait se mettre cul à cul et hop! on envoie la flotte;

j'ai quand même obtenu ma première étoile de ski.

Aux alentours de la fin de l'année scolaire, j'ai eu une altercation avec l'instituteur, je ne sais plus pourquoi, toujours est-il que, hors de moi je l'ai envoyé sur les roses en le traitant de tous les noms. Comme à son habitude, il m'attrapa pour me dérouiller, mais cette fois-ci je me défendis, si bien qu'il me souleva comme un vieux chiffon et il m'envoya valdinguer contre un placard en ferraille qui se cabossa au passage, puis comme je continuais à brailler, il continua lui aussi à m'éclater sur le placard, Finalement à bout de forces, je finis par me taire et il me colla à genoux le

nez contre le fameux placard. Je lui jurais de le dire à mon père, ce que je fis en rentrant. Erreur! Mon père me recolla une trempe. Il m'emmena à l'école le lendemain et m'obligea à m'excuser auprès du prof. Mon père parti, je dis à l'institut qu'un jour quand je serais grand, je le retrouverais et que je m'occuperais de son cas. Il me rigola au nez, ce qu'il n'aurait jamais dû faire car je l'ai retrouvé quand j'avais dix-huit ans. J'étais venu attendre le petit frère d'un copain lorsque je le vis qui sortait de l'école sur son éternel solex. Mon sang ne fit qu'un tour et mon cœur se mit à battre dans mes tempes, m'approchant de lui, je lui dit « monsieur, vous vous rappeler de moi? ». Il me regarda et il se mit à sourire « ah! Oui, me dit-il, tu es François hazard. Je t'ai eu dans ma classe. Qu'est-ce tu deviens? ». Et pan, je lui balançais un coup de boule en plein dans le pif, qui se mit à pisser le sang aussitôt. Il se tint le visage en s'écroulant de douleur et je lui dit, « je t'avais dit que je reviendrais! ».

Mon année de CM2 se passa sans heurt. Ceux qui n'avaient pas le niveau requis pour être admis au collège devaient obligatoirement passer le certificat d'étude primaire. Je faisais partie de ceux qui rentraient au C.E.S. sans diplôme.

### Mes années collège

Entrée en 6ème; il faisait un temps superbe pour un 15 septembre. Arrivé devant le collège, je m'arrêtais pour regarder comment était ce site où j'allais passé quelques années de ma vie. Il y avait devant moi un grand portail, avec à droite à l'intérieur un immense garage à vélos, à gauche un grand bâtiment dans lequel se trouvaient : le

secrétariat, les bureaux respectifs de l'économe, la directrice adjointe, le principal et enfin l'accueil, entre ces deux lieux il y avait une grande allée qui menait à plusieurs bâtiments différents, le premier à droite dans l'enfilade du garage à vélos était le réfectoire, auquel je n'accordais que peu d'intérêt car je ne mangeais pas à la cantine. A la suite du réfectoire, séparé par une allée, un deuxième bâtiment qui contenait les locaux des classes pré-professionnelles que l'on nommait les transitions. A gauche dans l'enfilade mais séparé aussi par une allée, un autre bâtiment, mais celui-ci était très grand et de plusieurs étages, c'était les classes dites « normales ».

Je pénétrais dans l'enceinte, traversant une petite cour, je demandais à quelqu'un à l'accueil où je devais me rendre, cette personne consulta un listing où je figurais en tête de liste et m'indiqua le chemin à suivre. Je suivis les instructions et je me retrouvais dans une cour immense qui donnait sur un préau lui aussi très grand et qui était rempli d'élèves, déjà en rang par deux, des affiches étaient scotchées sur le mur du préau mais comme je supputais être en retard, je repérais un rang d'élèves d'à peu près ma taille et je me rangeais derrière eux, je suivis le mouvement le long de couloirs qui me paraissaient interminables, puis nous arrivâmes dans une salle de classe, une fois tout le monde installé devant un pupitre, le professeur commença à faire l'appel. L'appel terminé, je levais la main. Il n'avait pas cité mon nom, je le lui dis, alors il me demanda comment je m'appelais et il s'aperçut qu'effectivement je n'apparaissais nulle part, il en conclut que je ne faisais pas partie de cette classe et il m'envoya à l'accueil pour que quelqu'un me conduise au bon endroit. Après toutes ces péripéties, j'arrivais enfin dans la bonne classe. Le cour était déjà